

Une femme au Baroud



Juliette CASTANO naît le 12 MAI 1926 à Oran. Elle sera l'aînée de quatre enfants. Elle a neuf mois lorsque son père, agent de lignes aux PTT est muté à Oujda au Maroc. Elle y vivra jusqu'à l'âge de 11 ans, puis cinq ans à Fez ensuite la famille rentrera à Oujda.

En 1943, la toute nouvelle 5^{ème} Division Blindée, s'entraîne dans les environs d'Oujda se familiarisant avec l'armement américain. Juliette a 17 ans et demi lorsqu'elle lit les affiches que fait placarder l'armée sur les murs de la ville «L'armée recrute de jeunes volontaires. Jeunes engagez-vous pour défendre votre pays».

Juliette qui a toujours aimé l'armée, n'a plus qu'une seule idée, s'engager. N'ayant pas encore 18 ans, avec la complicité d'un Commissaire de Police et d'un employé de l'état civil qui lui fournissent un papier falsifiant sa date de naissance, elle signe son engagement et le fait signer par son père sans que celui-ci se doute de ce qu'il vient d'autoriser. Elle part faire ses classes (6 mois), période pendant laquelle on prépare les jeunes engagés pour le débarquement en Provence.

La mission du général américain Patch, qui commande le 6^{ème} corps US et la première armée française est de s'emparer de Toulon.

Toulon est l'un des camps retranchés les plus forts d'Europe. Il est tenu par des marins de la Kriegsmarine. L'armée française devra attaquer avec 30 000 hommes un ennemi très supérieur en nombre fortement retranché dans le béton.

Deux solutions sont possibles Attendre le regroupement du premier échelon débarqué avec le deuxième échelon pour attaquer ou profiter du désarroi de l'ennemi et attaquer immédiatement Toulon. C'est cette décision audacieuse que choisira le général De Lattre.

Dans la nuit du 14 au 15 août , l'aviation bombarde massivement la côte entre Marseille et Menton (1000 avions larguent 800 tonnes de bombes sur les plages, la flotte assure la relève en tirant 16 000 obus et 30 000 rockets sur les plages). Simultanément les forces aéroportées US débarquent dans la région de Muy et de Grimaud ainsi que des commandos français au cap Nègre. Le matin du 15 août le 6^{ème} Corps d'Armée US donne l'assaut par mer ainsi qu'un élément de la Division Blindée française. Le général de Lattre qui a décidé de brusquer l'attaque de Toulon aura vu juste. En 6 jours, le camp retranché, défendu par 200 canons et 5 000 marins, sera enlevé de haute lutte.

Le 26 août la bataille de Toulon s'achève et la résistance ennemie s'écroule.

Le Général de Lattre citera les hommes de la 9^{ème} DIC, les vainqueurs de l'Ile d'Elbe, qui au nombre de 500 lorsqu'ils s'enfoncèrent au cœur de Toulon, se mirent à réduire méthodiquement et obstinément les centres fortifiés de l'ennemi. Le général de Lattre de Tassigny résumera ainsi cette bataille : «Huit jours de luttes ininterrompues. De notre côté, 2 700 français, dont 100 officiers, tués ou blessés, chez les Allemands des milliers de cadavres et plus de 1 700 captifs. Un matériel énorme et un butin de centaines de canons. Finalement le plus grand port de guerre d'Europe Occidentale conquis et ouvert aux forces Alliées pour servir de base à de nouvelles victoires».

Et vous Juliette où étiez-vous dans cette tourmente?



«J'avais débarqué le 15 août au matin, près de Cavalaire, avec le 15^{ème} Bataillon Médical de la 1^{ère} DB du général de Lattre, en tant qu'ambulancière. C'était ma première confrontation avec les combats. Nous étions vraiment au coeur des opérations et bien souvent il s'en fallait de peu que nous y restions.



Juliette et ses compagnons, sur un char de la 1^{ère} D.B. en route pour l'Allemagne

Pendant ces jours de folie, j'eus l'occasion de rencontrer quelques instants un soldat qui arrivait de l'Ile d'Elbe, il me demanda de devenir sa marraine de guerre, ce que j'acceptai. Il s'appelait Marcel Druinot. Compte-tenu de nos engagements respectifs, nous ne devons pas nous revoir avant longtemps, mais nous nous écrivîmes assez régulièrement, les lettres arrivant, tant bien que mal et surtout avec un grand retard»

Après la libération de Toulon, le Général De Lattre de Tassigny remonte la vallée du Rhône par l'ouest, le 31 août le Rhône est franchi à Avignon sur des ponts de fortune. Saint-Etienne et Saint Chamond furent libérées le 4 septembre ainsi que l'agglomération lyonnaise. Le Général de Lattre décide alors de foncer sur Belfort et Saverne par la vallée de la Saône. Le 14 novembre, le régiment de reconnaissance du Général atteint le Rhin. Fin novembre Mulhouse est délivrée Le 20 janvier le Général reprend son offensive dans le secteur de Colmar, 19 février 1945 le Rhin de Chalampe est atteint. C'est alors la progression en Allemagne et l'arrivée à Dachau.

Juliette participe à cette avancée, à la libération de l'Alsace et à la percée en Allemagne et enfin à l'évacuation des derniers déportés de Dachau, camp de la mort, vers les hôpitaux de Strasbourg ainsi qu'au nettoyage du camp.

Juliette quels sentiments aviez-vous à ces moments-là?



«Nous étions épuisées, mais heureuses car nous venions de participer à la libération de notre pays, en même temps nous étions horrifiées par ce que nous voyions — il m'est arrivé de porter des hommes qui ne pesaient pas plus que des enfants. Nous transportions des blessés et des malades, civils et militaires, sans distinction de nationalité»

La guerre se terminait que comptiez-vous faire?

«C'était vraiment une expérience que j'avais souhaitée et appréciée mais aussi très éprouvante et dangereuse. Des camarades avaient été blessés et tout ce qu'on peut ressentir à la guerre nous avait profondément marquées. Les nouvelles de chez moi étaient rares et mauvaises. Ma mère était malade, je décidai donc de ne pas me réengager et de rentrer chez moi. En mars 1946, mon engagement étant arrivé à échéance je fus démobilisée et je rentraï à Oujda dans ma famille.»

Fin 1947, Marcel Druinot, le filleul de guerre de Juliette, en poste à Ouargla au Sahara, lui écrit et lui

demande la permission de venir lui rendre visite, ce qu'elle accepte. En décembre 1947, ils se rencontrent pendant une semaine. Rentré à Ouargla, Marcel écrit au père de Juliette pour lui demander la main de sa fille, celle-ci accepte de se fiancer. Fin juin 1948, Marcel revient pour faire les formalités du mariage et ils se marient le 10 août 1948.

Marcel est muté à Oran au 27^{ème} train, le couple vit à la caserne d'Oran jusqu'en 1952, entre temps naissent Jean-Claude, le 9 juin 1949 - Yvette, le 20 janvier 1951 et Juliette, le 1 avril 1952. En juin, Marcel part en Indochine.

Juliette vit à Oran jusqu'en 1954 avec ses trois enfants.

Marcel, gravement blessé le 13 juillet 1954, est rapatrié au Val de Grâce et rejoint sa famille à Oran en octobre. Un enfant qui ne vivra pas arrive le 18 octobre 1955.

Marcel appartient toujours au 27^{ème} Train à Oran, en 1956 il est muté à Sathonay, camp militaire près de Lyon.

Alain naît le 27 octobre 1957.

Marcel est muté en Algérie à Boukanefis près de Sidi Bel Abbès en avril 1958, en tant que Chef de section il part avec sa famille...

Juliette et ses compagnons, sur un char de la 1^{re} D.B. en route pour l'Allemagne

Compte-tenu du contexte en Algérie, n'étiez-vous pas effrayée d'aller y vivre avec de jeunes enfants?

«Non, pas du tout, j'avais passé toute ma jeunesse au Maroc, je n'étais pas du tout dépaylée et, aussi, je voulais absolument suivre mon mari.»

Comment avez-vous vécu à partir de ce moment ?

«Nous avons loué une maison de village qui possédait une grande cour. Très rapidement je m'aperçus que l'école n'était fréquentée que par mes enfants et les enfants des familles les plus aisées, les enfants du djebel ou des familles pauvres raient désœuvrés, mal nourris et sales, ils n'étaient pas scolarisés et oisifs. Je décidai de m'en occuper. Je passai une année, chez le boulanger, disant que les enfants qui n'allaient pas à l'école pouvaient venir chez moi. Je les accueillais, le matin vers 9 heures, je leur apprenais à lire à chanter des chansons françaises. Je leur faisais à manger le midi et, l'après midi, ils restaient jouer dans la cour et je leur apprenais la gymnastique. Marcel, dans ses moments de liberté, les entraînait football. Bien souvent je soignais les bobos et traitais les poux. Les journées aient bien remplies entre mon mari, mes propres enfants et les petits arabes.»

Avez-vous un bon souvenir de cette époque qui représentait, il faut le dire, une vie inhabituelle pour une mère de famille française?

«Oui, j'en ai un très bon souvenir, J'avais mon mari, alors que bien des épouses de France étaient séparées du leur et tremblaient pour sa sécurité, moi, étant sur place, je voyais, au moins, ce qui passait. Bien sûr, nous vivions dans l'insécurité et les armes n'étaient jamais loin. »

Avez-vous un souvenir marquant de cette époque?

«J'ai été très peinée lorsque j'ai dû aider à mettre en bière dix soldats du contingent qui avaient été assassinés par les fellaghas. Vous voyez que ce n'était pas toujours de tout repos».

Fin 1961, la famille DRUINOT est rapatriée en urgence en France et Marcel réintègre Sathonay Camp à Lyon.

Marcel intègre le service de santé à Vaise (Lyon).

Leurs trois aînés se marient en 1969, 1970, 1971.

Marcel démissionne, en 1973 et devient directeur des Cités de Transit, à Trévoux (Ain), jusqu'en 1983. Juliette intègre la CPAM à Lyon jusqu'en 1979. Juliette s'occupe de l'animation auprès des maghrébins de la Cité de Transit, pendant le week-end et les fêtes, jusqu'en 1983 et fonde l'association des majorettes de la Croix-Rousse.

Marcel et Juliette, pensant à leur retraite, ont fait construire une maison, à Boisseron dans l'Hérault, et l'habitent en 1983.

Marcel fonde la section des anciens combattants de Boisseron en 1984 et Juliette fonde l'association des majorettes «Les Boisseronnaise» qui durera une dizaine d'années. De 1984 à 1999, Marcel est président de la section Boisseron-Saussines, aidé par Juliette qui s'occupe des œuvres sociales.

Le 27 janvier 1999, Marcel décède. Juliette, en tant qu'ancien combattant, est élue présidente de la section.

Juliette, voici une vie hors du commun pour une fille née en 1926. Avez-vous le sentiment d'avoir vécu comme vous l'aviez souhaité ? Votre engagement dans l'armée a été le déclencheur de cette vie vraiment originale, recommenceriez-vous?

«Oui, sans hésiter et de tout coeur, je recommencerais tout. Tout d'abord, je ne sais pas l'expliquer mais j'aimais l'armée et je voulais participer à la libération de mon pays, car je me sentais profondément française.

J'ai vécu heureuse pendant mon engagement ; le danger était partout mais nous étions une grande équipe avec beaucoup de camaraderie et nous n'avions pas le temps de nous poser des questions. Le reste de ma vie s'est déroulé comme ça, il faut croire que c'était mon destin».

Il doit bien y avoir quelques mauvais souvenirs!

«Hélas oui car rien n'est parfait. Il y a eu deux peines : deux oncles assassinés et mon frère porté disparu à 20 ans dans les Aurès».

Le mot de la fin Juliette!

«Quand je regarde en arrière, je pense que les années ont été tellement occupées qu'elles ont vite passé, mais je ne regrette rien, je recommencerais tout, sans hésiter, et, d'ailleurs, ce n'est pas fini, j'ai encore plein de choses à faire. J'ai rencontré l'Amour et j'ai vécu heureuse avec mon Marcel pendant 50 ans, mes enfants sont là pour en témoigner ».

Juliette est toujours présidente très active de la section de Boisseron-Saussines. Elle parcourt la région dans sa 2 CV orange et verte.

Elle est membre de l'ATDM34 où elle est coordinatrice des visites aux anciens

